

Ménéas Marphil

PETIT- CUIVRE

ET LE SECRET
DE L'ARCHE D'ALLIANCE



AU DIABLE VAUVERT

Extrait de la publication

*Petit-Cuivre
et le secret
de l'arche d'Alliance*



AU DIABLE VAUVERT

Du même auteur

LA FABULEUSE HISTOIRE DES LUNES DE PANDOR, roman :

Abracadagascar, t. I

Le Sceau de Cyané, t. II

Les Secrets de Gaïa, t. III

ISBN : 978-2-84626-775-5

© Éditions Au diable vauvert, 2013

Au diable vauvert
www.audiable.com
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue sur demande
contact@audiable.com

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Ménéas Marphil

*Petit-Cuivre
et le secret
de l'arche d'Alliance*



Cristal n° BNDJ-Arc / 6a

A l'occasion du regroupement de toutes nos archives, j'avais demandé à quelques-uns de mes jeunes Pandorans de passer à l'Hazoumang pour récupérer les cristaux mémoriels qui y traînaient encore. Ces derniers contenaient des fragments d'histoires qui m'étaient apparues inclassables en l'état dans notre mnémothèque, bien qu'un lot de cristaux y fasse toutefois exception.

Y était engrammée l'histoire d'un personnage au parcours si décousu qu'il avait attiré mon attention, et pas seulement la mienne. Il se nommait Bendja, et parfois Petit-Cuivre, ce qui était bien le seul point qui m'avait incité à regrouper des fragments aussi disparates à première vue. Car, pour le reste, Bendja apparaissait et disparaissait à des moments si divers de l'histoire de l'humanité et dans des pays si différents, qu'il m'avait fallu un peu de temps pour comprendre qu'il s'agissait du même homme. L'élément décisif avait été le recoupement avec le rapport d'une de nos missions pandoranes dans le passé. L'un de nos Veilleurs d'éternité y avait rencontré tout à fait par hasard le jeune Petit-Cuivre, presque perdu en une époque qui ne semblait pas être la sienne, si tant est qu'il en existât une qui le fut vraiment.

D'après le peu d'éléments contenus dans ce rapport, nous avons pensé qu'il s'agissait d'un voyageur égaré dans une faille temporelle. Mais lorsque, plus tard, je tombai sur un deuxième cristal mémoriel où il était question de Bendja, puis un autre et encore un autre, la conclusion finit par s'imposer qu'il n'était pas si égaré que ça mais qu'il ne maîtrisait tout simplement pas ses déplacements spatio-temporels. Et pourtant...

La manière dont il se retrouvait mêlé à la plupart des quêtes et des combats qui avaient bouleversé les modes de vie des humains ne nous apparaissait plus si aléatoire que je ne l'avais hâtivement pensé. Et le plus curieux, toutes ces quêtes s'enracinaient pour partie dans l'un ou l'autre de ces entremondes qui nous sont chers, là où les persistances de notre âge d'or de la magie n'ont jamais cédé un pouce à la dureté des civilisations humaines.

Nous n'en avons jamais fini de perdre sa trace puis de la retrouver, et je ne doute pas que la découverte de nouveaux cristaux finira par rassembler un jour tous les morceaux du puzzle, encore que le nombre de cristaux mémoriels relatifs à Bendja représente autant de puzzles que de quêtes qu'il fit siennes.

L'une d'elles, celle contenue dans le cristal que j'ai fini par étiqueter sous le numéro BNDJ-Arc / 6a, le conduisit vers un secret que bien des hommes auraient aimé partager : celui de l'arche d'Alliance, un coffre au contenu lui-même si secret mais si puissant qu'il n'eût de cesse d'attiser les convoitises au fil des âges. La quête du pouvoir a toujours perturbé ceux qui ne maîtrisent pas la magie. Nombreux essayèrent malgré ce, mais voilà, il est des feux qu'il ne faut pas allumer sous peine de ne savoir les éteindre. Précisément, celui que l'Arche pourrait raviver à tout moment, les hommes sauraient-ils le contenir ? Rien ne m'apparaît moins sûr et, en ce sens, Bendja fut malgré lui un sacré Veilleur d'éternité, ce qui ne s'affirmait pas comme une évidence lors que je n'avais encore découvert que ce cristal n°6a.

Le jour de la pierre

San Antonio de los Cobres, Argentine, 1972

Il dit à Moshè : « Tends ta main sur les ciels, c'est la ténèbre sur la terre de Misraïm, la ténèbre se palpe. »

Bendja commença à comprendre pourquoi oncle Arsenio lui avait dit que ce livre lui plairait. Il devenait vraiment intéressant dès le deuxième chapitre, intitulé l'Exode. Les eaux du Ieor qui se transformaient en sang, des pluies de crapauds, une invasion de poux, des anophèles et du paludisme à volonté, une peste animalière, des ulcères de pustules pour tous, une grêle à tout fracasser, des criquets dévastateurs... Et pour recouvrir l'acte final sous des ténèbres palpables : la mort de tout premier-né sur la terre de Misraïm, riche ou pauvre, même les premiers-nés du bétail. Pas une maison qui n'ait son mort à pleurer, était-il écrit, pas une demeure où ne doivent grincer les dents.

Ce dernier passage l'obligea à serrer les siennes. Pas une maison... les premiers-nés... Étant fils unique, il était forcément l'aîné et il se demanda si Dieu pouvait le supprimer aussi facilement. San Antonio de los Cobres ne se trouvait certes pas en terre de Misraïm, son père n'était pas pharaon et cette histoire appartenait à un

passé lointain, tout de même ! À moins d'un sens caché derrière les mots, ce Dieu-là n'avait rien d'un plaisantin. Dix fléaux s'abattaient en série sur le même peuple. Rien que ça ! Une divinité sans état d'âme arrachait les convictions au prix fort. Bendja aurait bien aimé savoir si ce Dieu existait encore, si c'était toujours le même qu'on fêtait en famille lors de la Semaine sainte avec force fleurs et bougies qui les ruinaient pour le reste de l'année.

Il en était là de sa réflexion lorsque le rideau qui isolait son lit du reste de la pièce commune vola soudain. Son père avait souvent cette vivacité du vent qui s'engouffre. Il souffla la bougie.

— Non, mon Petit-Cuivre ! La Bible c'est peut-être bien, mais les bougies c'est pas fait pour lire !

La voix ferme continua de résonner dans l'obscurité glacée encore après qu'il avait parlé. Bendja avait l'habitude. Son père appréciait moyennement qu'il lise, surtout s'il s'agissait d'ouvrages incontrôlables. Il avait déjà vu d'un mauvais œil qu'il apprenne à compter, par crainte qu'il soit capable un jour de demander des comptes. N'aurait plus manqué que ça ! Pour connaître la suite du meurtre des aînés en terre de Misraïm, le garçon attendrait la pleine lune et éviterait de faire du bruit en tournant les pages.

Il écouta le chuintement du rideau qui reprenait place, puis les pas fatigués de son père qui regagnait sa couche. La journée avait dû être pénible. Elles l'étaient toutes pour les mineurs de San Antonio, à bosser dix heures par jour pour un gringo aboyeur qui leur faisait partager

sa vie de coyote. Les nuits étaient toujours trop courtes pour son père. Sa fatigue s'accumulait au fil des ans, son humeur se dégradait en conséquence, et Bendja croyait parfois lire dans ses pensées qu'il n'attendait plus que passent les deux années à venir pour le voir reprendre son triste flambeau. Il venait d'avoir douze ans et le gringo embauchait à partir de quatorze.

Mais contrairement à sa mère qui cherchait toujours à le rassurer, l'idée d'aller travailler à la mine ne l'avait jamais inquiété. Pour la bonne raison qu'il n'y avait jamais cru. Il se passerait forcément quelque chose à un moment ou l'autre, c'était inéluctable, il ressentait trop combien il était promis à un autre destin que celui d'extraire des cailloux pour qu'il en fût autrement. C'était un sujet qu'il abordait avec une extrême prudence, sans toutefois s'en priver lorsque l'oncle Arsenio venait les visiter, deux fois l'an, pour les fêtes de la Pachamama et pour la semaine de Carnaval.

Et si les livres pleuvaient donc deux fois l'an, Bendja le devait à ce tonton qui avait fait de son hobby son métier en devenant bouquiniste. Outre cette Bible qu'il venait juste de commencer, il lui devait un tas d'autres bouquins que l'oncle qualifiait d'essentiels. On ne pouvait rien comprendre du monde si on ne les avait pas lus, encore qu'il ne s'avancât qu'une seule fois à tenir ces propos, par respect pour son frère et sa belle-sœur qui ne savaient pas lire, et pour ne pas envenimer le débat qui émaillait ses visites aux yeux du neveu. Faut dire qu'entre le père et l'oncle ça se passait au mieux mi-figue mi-raisin, sinon c'était plutôt entre chat et rat.

Le souhait d'oncle Arsenio aurait été d'emmener Bendja à la capitale pour qu'il puisse enfin aller à l'école. Et tant pis si son âge était un peu avancé pour y débiter ! Sa mère Anna nourrissait en secret le même rêve mais elle en mesurait les conséquences avec plus de crainte que son beau-frère. Il n'y avait pas assez souvent de travail pour elle à San Antonio, sauf à l'approche du Carnaval où elle pouvait faire valoir ses talents de couturière. Le reste du temps, les travaux domestiques l'emportaient, à commencer par ce défi de vouloir un jardin sur une terre ingrate à quatre mille mètres d'altitude. Là, quelques rangs de légumes tout aussi ingrats résistaient tant bien que mal parmi des poules, un lama et deux vigognes, plus deux brebis dont la vente priverait de lait la famille pendant un certain temps. Sans autre apport d'espèces sonnantes et trébuchantes, on irait vers la catastrophe si le père ne sentait pas son fils proche de prendre la relève. Il serait comme ces arbres dont on coupe toutes les branches mais que l'on n'abat pas, un cœur à nu dans un être désavoué, un homme qui dériverait chaque jour davantage.

Pourtant, non seulement on ne l'entendait jamais se plaindre de sa condition, mais Bendja ne douta jamais une seule seconde qu'il les aimait profondément, sa mère et lui. Au fond, c'était simplement qu'ils ne maîtrisaient pas aussi bien que lui le langage des cœurs silencieux. Et ce langage-là, il savait de façon innée que l'école ne l'enseignait pas. En attendant, c'était quand même l'école qui faisait débat à la maison, via une discussion animée qu'oncle Arsenio essayait toujours de faire avancer.

— Tu comprends, Sabino, ce n'est pas ta faute s'il n'y a pas d'école à San Antonio. Mais ça ne t'autorise pas à priver Bendja d'un enseignement qui lui ferait du bien. Il est très intell...

Arsenio essayait souvent de dire que son neveu était intelligent et que c'était du gâchis de ne pas lui donner ses chances, mais il n'en avait jamais le temps. Son frère était toujours très rapide à laisser dominer ses craintes dès qu'il s'agissait de l'avenir de son fils unique.

— La seule école valable, c'est l'école de la vie.

— Mais tu ne peux pas résumer la vie à l'extraction de minerais pour la Baxter Corporation, enfin ! Des journées jusqu'à pas d'heure pour une poignée de pesos, Tonnerre de Dieu !

— Pourquoi ? Tu nous trouves trop maigres ? Tu trouves que Bendja n'est pas bien éduqué ? Tu crois qu'Anna est malheureuse ?

Face aux répliques tranchées de son frère, Arsenio essayait parfois de prendre sa belle-sœur à témoin.

— Anna ! Explique-lui, toi, que je n'ai rien dit de tout ça. Bon sang de Dieu de Jésus-Marie-Joseph, ça ne vous ferait pas plaisir si Bendja revenait au pays avec un bon bagage ? Peut-être même qu'il pourrait prendre un jour la place du gringo à la mine !

Et là c'était la phrase de trop.

Il faut dire qu'Arsenio avait quitté San Antonio avec la ferme intention d'aller réaliser ses rêves de jeune homme de vingt-cinq ans. Il s'était courageusement jeté à l'eau, mais c'était bien le seul courage que lui reconnaissait son frère. Deux décennies n'ayant pas suffi à lui apporter la

fortune annoncée, sans doute devrait-il se contenter de son travail de bouquiniste, ce que Sabino ne manquait pas de lui retourner comme un échec.

— Ton oncle a eu un rêve trop gros pour sa tête, avait-il expliqué à Bendja lors d'un aparté.

À côté de ça, qu'Arzenio puisse s'offrir deux allers et retours chaque année pour venir les voir avec plein de cadeaux rapportés de la ville, voilà qui forçait tout de même le respect. À quoi on devait ajouter qu'il honorait sans faillir les loyers d'un appartement et d'une boutique à la capitale, qu'il se montrait généreux en libations lors du Carnaval, et qu'il aurait eu encore assez d'argent pour emmener son neveu vivre avec lui et payer son écolage. Ici, à douze ans, Bendja n'avait même pas pu aller à l'école pourtant pas si lointaine de Salta ou de Jujuy. Sabino était bien obligé de reconnaître que c'était d'abord une question d'argent, même si ce n'était pas l'unique raison.

Car une autre pensée l'avait guidé dans l'éducation de son enfant, une force que Bendja avait du mal à comprendre mais qui se révélait de jour en jour à ses sens.

D'une certaine manière, Sabino était mystiquement athée. Il s'était forgé un système de valeurs spirituelles que l'école traditionnelle ne prenait guère en compte. Pour lui, aussi longtemps qu'on y enseignerait la compétition et distribuerait des notes, il y aurait des guerres et des exploités en tout genre. C'est pour ça qu'il ne pouvait laisser son frère dire qu'avec un bagage son Petit-Cuivre pourrait prendre un jour la place du gringo de la mine. On n'avait pas à prendre la place d'autrui,

encore moins celle d'un exploiteur. Les gringos étaient tous des voyous aux yeux de Sabino. Non tant parce qu'ils se gavaient sur le dos des mineurs, mais parce qu'ils pillaient et monnayaient sans retour équitable des ressources qui auraient dû appartenir à tout le monde. Qu'il en fût ainsi depuis l'aube des civilisations ne changeait pas sa conviction qu'il valait mieux apprendre à courber l'échine plutôt que tenir le fouet qui fait se courber celle des autres. Une seule chose trouvait grâce à ses yeux : être en route pour arriver un jour à notre juste place dans l'univers. Il n'y avait qu'une vraie place pour chacun, en rapport avec une étoile qu'il suffisait de reconnaître. Cela supposait d'être en marche vers l'étoile et attentif, ce qui ne pouvait pas être le cas des exploiters. Même s'ils l'ignoraient, la matière les rendait matérialistes et les clouait au sol, à une place qui ne pouvait pas être la bonne s'ils l'avaient choisie par attrait du gain ou du pouvoir plutôt que de chercher à se trouver eux-mêmes.

Sabino disait tout tenir de la Pachamama, la Terre-Mère de tous les humains et de toutes les créatures vivantes.

— Tout, absolument tout ! répétait-il souvent.

— Tout ? s'étonnait donc aussi souvent Bendja.

Au vu de ce qu'ils possédaient, il mesurait le faible écart qui existe parfois entre le tout et le rien.

En fait, il crut longtemps que son père s'inventait mille justifications pour aller extraire des minerais en échange d'os à ronger. Mais après tant d'années d'un contact forcené avec la matière, il ne lui semblait pas impossible qu'il en possédât une connaissance certaine,

voire qu'il en ressentît, comme il le disait lui-même, toutes les vibrations. Il y avait là quelque chose que son père ne pouvait inventer de toutes pièces, Bendja en était sûr. Il en voulait pour témoignage sa manie d'offrir des roches à toutes sortes de gens qui n'avaient rien demandé. La plupart du temps il comprenait pourquoi, c'était sa manière de ne pas arriver les mains vides chez quelqu'un. Une sorte de cache-misère. Mais par-delà, il y avait le fait que ces pierres d'offrande n'étaient jamais les mêmes pour personne. Elles devaient assurer bonheur ou santé, résoudre tel problème... Dans le moindre cas, elles assuraient une protection contre des forces invisibles mais de plus en plus agissantes dans un monde en grand danger.

Certains faisaient parfois remarquer qu'il leur avait déjà offert une pierre identique l'année dernière, et deux l'année précédente, mais personne n'allait jusqu'à faire remarquer que les montagnes alentour en regorgeaient au point qu'il suffisait de se baisser pour les ramasser. Ils auraient eu tort car Sabino était inflexible là-dessus.

— D'abord les pierres ne se ramassent pas mais elles se cueillent ! Ensuite il n'y a pas deux pierres qui puissent être identiques. Selon qu'elles proviennent d'une mine, d'une grotte, d'une vallée ou d'un coteau, elles ont forcément des propriétés différentes. Et tout le monde devrait savoir ça au pays de la Pachamama !

En général, ce dernier argument clouait les becs, surtout chez ceux qui croyaient dur comme fer que la Pachamama influençait le destin de tout homme dans un sens ou dans l'autre, la récompense ou le châtement.

Sans savoir pourquoi, Bendja avait toujours pensé que la manie d'offrande de son père ne le concernerait jamais. Jusqu'à un certain jour.

Tandis qu'il s'interrogeait sur la différence de poids entre deux blocs de pyrite sensiblement de même taille, il vit les yeux de son père s'éclairer d'une lueur inhabituelle. Il eut l'impression qu'il avait longtemps attendu ce moment de partager un secret qui serait resté dans l'ombre si son intérêt pour des pierres ne s'était pas manifesté.

Sabino lui posa une main sur l'épaule et la pressa fortement de ses doigts secs comme s'il voulait subitement s'assurer que ce fils existait vraiment.

— Ne bouge pas !

Il s'éloigna et disparut derrière le rideau qui masquait le lit du garçon. Un léger crissement de bois lui fit comprendre que son père soulevait une latte du plancher. À la surprise de ce qu'il allait lui faire découvrir s'ajoutait déjà celle d'une cachette sous son propre lit. Et lorsqu'il revint se placer devant lui, Bendja ne sut ce qui importait le plus de cette main en avant qui tenait délicatement un caillou, ou de ce regard qui brillait de fierté et d'affection à son égard. Tant de choses y semblaient contenues et mêlées.

— Celle-là, c'est la tienne ! lâcha Sabino, exalté. Je l'ai su tout de suite quand je l'ai cueillie.

Dans la main tendue de son fils, il déposa la pierre avec une lenteur mesurée, comme s'il craignait d'éveiller quelque chose de difficilement maîtrisable. Bendja crut

un instant que la pierre était fragile alors que son poids l'incita aussitôt à penser le contraire. Il ne correspondait pas à la taille, qui était à peu près celle d'une petite mandarine. Son aspect métallique d'un blanc légèrement cassé vers le jaune l'interrogeait aussi. Malgré les centaines, peut-être les milliers de roches diverses qui avaient transité par leur maison au fil du temps, le garçon n'avait jamais vu de pierre métallique aussi blanche.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un secret. Je ne t'en dirai pas le nom, je ne l'ai jamais su. Et ce n'est pas faute de me renseigner ! Tu vois, si j'avais trouvé cette pierre dans les mines de la Baxter, je te dirais sans hésiter que c'est du platine. Mais d'où elle vient, ça peut pas être ça. Et de toute façon elle pèse plus qu'elle ne devrait.

— Où tu l'as trouvée ?

— Dans une grotte après les grands ravins, en sortant de la Quebrada del Toro quand on revient vers Las Cuevas.

Bendja se mit à rêver pendant quelques secondes qui lui firent faire une balade de plusieurs heures. Son père ne l'avait jamais emmené à cette fameuse Quebrada del Toro. Ces hautes ravines aux terres colorées étaient les plus réputées de la région, ce qui les rendait fréquentées par toutes sortes d'individus, des touristes, des chercheurs, des baroudeurs, des prospecteurs... On n'y croisait que trop peu d'Indios comme eux, et Sabino redoutait qu'une mauvaise rencontre ne commence à mettre dans la tête de son enfant des questions qui ne devaient pas être les siennes.

— Le vrai danger, lui avait-il expliqué plusieurs fois, ce serait de passer ta vie à chercher des réponses à des questions que tu ne t'es pas posées. Si tu trouves, tu détiens des réponses qui étaient prévues pour d'autres que toi, mais rien qui puisse te servir.

Bendja quitta brusquement la Quebrada del Toro. La pierre venait de vibrer dans sa main. Elle vivait, elle parlait une langue incompréhensible, lointaine, sans doute inaudible à tout autre que lui, mais elle voulait communiquer.

— Papacito, c'est parce que tu ne sais pas son nom que tu dis que c'est un secret ?

— Le nom de la pierre, c'est simplement que je ne le connais pas. Le secret, c'est ce qu'elle contient et je crois que ça fait partie des secrets de la Pachamama.

— C'est la Pachamama qui t'a dit que c'était ma pierre ?

Sabino n'avait jamais su mentir. Il ne chercha pas d'esquive et Bendja comprit que son père lui parlait d'égal à égal.

— Ah, mon grand Bendja ! Quand j'ai cueilli cette pierre dans la grotte de l'Ange, j'ai entendu ton nom et... je crois bien que j'ai vu ton vrai visage.

Une famille nouvelle

San Antonio de los Cobres, deux ans plus tard

Les deux années qui suivirent comptèrent pour Bendja parmi les plus heureuses de sa vie. Oncle Arsenio continuait à l'inonder de nouveautés à chacune de ses venues, ce qui repoussait sans cesse vers le bas de la pile cette Bible pourtant classée parmi les livres incontournables. Bendja avait du mal à s'y accrocher lorsque les pages devenaient pareilles à des listes d'annuaire ou de mémorial de monument aux morts. Quitte à affronter la morsure du froid, il préférait sortir au jardin, s'asseoir sur le vieux banc en bois de quebracho et rêver tout éveillé.

Son père lui fit quelquefois la surprise de le rejoindre pour s'assurer que tout allait bien. Comme c'était toujours le cas, Sabino enchaînait sans tarder sur la lune ou les étoiles, sur cette lumière qui offre un monde à voir et d'autres à deviner. Ou bien il expliquait que le déploiement de ces fleurs qui illuminaient les collines nocturnes suivait une spirale invisible, ce qui n'empêchait pas qu'on puisse prévoir l'heure de leur éclosion.

Ce serait l'instant où elles seraient en face de leur propre étoile, l'instant qui, même pour les fleurs, définissait la juste place.

— Tu sais, Bendja, mieux comprendre la spirale permet de ne pas passer bêtement sa vie à tourner en rond.

Bendja prenait plaisir à découvrir que son père disposait d'autant de connaissances sans savoir lire ni écrire, sans avoir fréquenté d'autre école que celle de la vie, et sans être allé beaucoup plus loin que Salta ou Jujuy. Il ne s'inquiéta qu'une fois de savoir comment c'était possible, comprenant vite qu'il récolterait toujours la même réponse : la Pachamama.

Au début, lorsque son père le rejoignait tard dans la nuit, Bendja avait peur qu'il prenne froid ou que ces heures arrachées au sommeil ne rendent encore plus pénibles les lendemains à la mine. Mais il n'en fut jamais rien. Une force l'animait sans faiblir depuis l'instant où il lui avait remis la pierre mystérieuse. Par-delà père et fils, elle avait fait d'eux les meilleurs amis du monde. Du coup, Anna avait pareillement gagné en vitalité. Ses amies ne la reconnaissaient plus et lui demandaient sans cesse le secret de sa bonne humeur. Même les légumes du jardin étaient devenus plus charnus, les œufs plus gros et plus savoureux, et le lama ne faisait plus la gueule lorsqu'ils le chargeaient un peu trop de bois. Ils étaient devenus la famille la plus heureuse de San Antonio, humains, bestiaux, légumes et pierres réunis.

Au demeurant, oncle Arsenio ne harcela plus jamais son frère pour qu'on envoie Bendja à l'école. D'une

visite l'autre, il les trouvait si épanouis qu'il ne voulait pas prendre le risque de détraquer une mécanique qu'il qualifiait lui-même de céleste. Les empoignades fraternelles de chat-des-champs et de rat-des-villes appartinrent au passé, remplacées par des joutes oratoires qui régalaient autant Anna que Bendja. Le savoir moderne affrontait la connaissance ancestrale, l'écrit ferrailait avec l'oral, et les neurones crépitaient de jouissance.

Pour l'école ce fut réglé. Grâce à Arsenio, Bendja maîtrisa rapidement les bases pour continuer à apprendre seul en attendant mieux, ce qui devenait d'autant plus facile que tout l'intéressait. Côté lecture, il dévorait autant que son oncle apportait d'ouvrages les plus divers, il comptait mentalement de plus en plus vite et écrivait d'une belle calligraphie qui respectait les pleins et les déliés. Son père avait abandonné ses remarques spontanées sur ces sujets, bien qu'il continuât de guetter le moment où il lui dirait entre quatre yeux tout ce qu'il en pensait. Car il considérait l'imprimerie comme une erreur monumentale, non pour condamner l'invention elle-même mais pour la mauvaise utilisation qui s'en faisait.

— L'homme s'est mis à imprimer tout et n'importe quoi, rabâchait-il. Les livres remplissent les têtes de réponses à des questions que les lecteurs ne se seraient jamais posées. Tu comprends bien que lire des mots écrits ne peut pas être plus important que lire les étoiles. Ou lire le vent et les nuages, le vol du condor, les empreintes laissées, les rires et les pleurs, lire les regards et les cœurs, les blessures secrètes... Grosso modo tout ce qui nous

met en prise directe avec la Pachamama et nous rend utiles parmi les hommes.

De plus, Sabino rendait le livre responsable de la perte de la tradition orale. Il disait que les récits et les veillées permettaient aux hommes de se voir en chair et en âme, là où le livre remplaçait tout par des images mentales trop personnelles. Que les mots perdaient beaucoup à être écrits et lus en silence plutôt qu'à être dits à haute voix et entendus. Qu'ils étaient faits pour être lâchés dans l'air, s'envoler comme des oiseaux ou des papillons, faits pour vibrer, pour libérer leur essence avant de disparaître à l'horizon infini d'un verbe originel.

— Quant au summum de l'ineptie, ajoutait-il en point d'orgue, il a été atteint le jour où un premier homme a déclaré qu'un texte était sacré. Ce jour-là, notre monde déjà pas très brillant est manifestement parti en vrille. Désormais il y a les religions du Livre, et même ton bibliophile d'oncle Arsenio ne peut contredire qu'on leur doit quasiment toutes les guerres. Celles du passé, c'est sûr, et celles à venir... c'est très probable.

Toutefois, même si la lecture était un plaisir qu'avec force raisons il ne partageait pas, il n'était pas insensible à la vue de celui qu'y prenait son Petit-Cuivre. Depuis le jour de la pierre, l'extrême confiance qu'il plaçait en lui était égale à la liberté qu'il lui laissait de gérer ses envies, persuadé que tôt ou tard il ferait tout seul les bons choix.

Par ailleurs, une autre inquiétude s'était dissipée, qui réduisait à néant ce qui avait été un sujet de discorde : il n'était plus question que Bendja aille un jour travailler

à la mine. S'il avait jamais un flambeau à reprendre, ce ne serait pas celui-ci, d'autant qu'il risquait rapidement de ne plus éclairer grand-monde. On ne savait pas clairement si les mines allaient fermer, ni quand, mais des gisements de cuivre très importants et de meilleure qualité venaient d'être découverts de l'autre côté de la frontière chilienne. Un grand désarroi commençait à submerger le village à l'idée d'une fermeture plus ou moins progressive des mines et des carrières. Pourtant, malgré le flou entretenu par les dirigeants de la Baxter, Sabino n'abandonnait pas le moins du monde sa sérénité.

— Qu'est-ce que tu vas faire si les gringos plient boutique? s'inquiéta un jour oncle Arsenio.

— T'en fais pas! Les Coppertino auront toujours à manger, qu'est-ce que tu crois!

Bendja aimait partager la complicité de ses parents lorsqu'on se mettait à parler de la nouvelle économie familiale. Sa mère s'était lancée dans le tissage d'écharpes, de ponchos et de chalecos¹ que les hautes couleurs destinaient plutôt aux touristes. Sitôt qu'elle avait eu quelques belles pièces ouvragées d'avance, une de ses amies était allée les proposer aux boutiquiers de Salta. Le résultat avait été immédiat au point qu'aujourd'hui la demande dépassait largement l'offre.

— Si la Baxter ferme ses portes, je pourrai sans doute m'embaucher à l'Anna Corporation, poursuivit Sabino avec un sourire espiègle. C'est une entreprise en pleine

1. Gilets sans manches, le plus souvent en laine de lama.

expansion et je connais bien la patronne. Tiens! Peut-être même que je ne vais pas attendre que les gringos décident de tout brader pour poser ma candidature!

— Si c'est ça, c'est bien! Mais Bendja? Vous le voyez se lancer dans le tissage avec vous?

— Bendja? Je ne sais pas. Il fera ce qu'il doit faire quand il aura trouvé ce qu'il doit faire. Mais on ne va pas te répondre à sa place.

— Alors... s'il n'a rien à faire de particulier en ce moment... vous seriez d'accord pour que je l'emmène un peu à Buenos Aires? Une dizaine de jours, une quinzaine... le temps qu'il lui plaira. Il découvrirait la capitale. Et puis il y a mille choses intéressantes à voir. Le musée des Beaux-arts, la Bombonera, Caminito, la Recoleta...

Sabino n'attendit pas que son frère achève l'énumération. Il hocha la tête et fixa son garçon d'un regard interrogateur. Il n'appartenait qu'à lui de prendre cette décision. Bendja les sentait tous trois suspendus à ses lèvres lorsqu'il eut la sensation de recevoir un magistral coup de pied au cul.

Il crut véritablement décoller du sol.

Cependant, une fois passé son sentiment de vexation, il dut se rendre à l'évidence que son père et son oncle n'avaient pas bougé de leurs chaises autour de la table, ni sa mère de son fauteuil près de la fenêtre. Il ne rêvait pourtant pas, et il entendit nettement une voix qui prévenait : « Attention... Ça va retomber! » Instinctivement, il plaqua ses deux mains sur ses fesses pour les protéger d'un éventuel doublon, mais la raison

rappliqua au galop. Ce coup de pied au cul ne cherchait qu'à le sortir d'une torpeur dans laquelle il n'avait pas conscience de se trouver. Quant à sa provenance, il eut été malhonnête d'accuser quelqu'un à tort. C'était signé du seul nom dont l'écho s'estompait dans sa tête : Pachamama... chamama... mama... ama...

Tout fut convenu en un éclair : son oncle et lui partiraient dès le lendemain, à bord du Train aux nuages qui les conduirait jusqu'à Salta, et de là commencerait ce qui devait commencer...